

# Hommage à Roland Brunet



LYCÉE VOLTAIRE PARIS  
23 SEPTEMBRE 2003

## Hommage à Roland Brunet

PAR :

JACQUELINE BRUNET	p. 3
ELIANE BRUNET-MALENGREZ	p. 6
PASCAL MALENGREZ	p. 7
Georges SARRE	p. 9
DANIEL ROCHE	p. 10
Niki CHABERT	p. 12
Patrick DUPOUEY	p. 14
Daniel BLOCH	p. 15
Marianne JOXE-LOUET	p. 17
Jean-Jacques ROSAT	p. 18
Morena PAGLIAI	p. 21
Jacques WALTER, René MAUGIUS, Denise FARGETTON, Henri et Monique BAUDRAND	p.23

## JACQUELINE BRUNET

*Hommage à Roland*

**J**e voudrais dire d'abord que je suis totalement bouleversée par le fait que vous soyez venus si nombreux participer à cet hommage que nous rendons à Roland. Je vous en ai une immense reconnaissance et tout particulièrement à ceux qui sont venus de très loin, de l'autre bout de la France ou d'Italie.

Il nous a semblé très important que cette séance consacrée au souvenir se déroule dans un lieu symbolique, dans ce lycée où Roland a enseigné pendant 26 ans et dont il a été, me disent de nombreux collègues, l'une des grandes figures. Je remercie très chaleureusement le proviseur, M. Mongénie, pourtant tout juste nommé à Voltaire et qui n'a donc pas connu Roland, d'avoir mis spontanément à notre disposition cet amphithéâtre où Roland lui-même a plusieurs fois pris la parole, notamment pour prononcer le magnifique éloge du professeur Villain, le jour de l'inauguration de la salle qui était consacrée à ce dernier et porte dorénavant son nom, certains d'entre vous s'en souviennent certainement et tout particulièrement ses enfants présents ici aujourd'hui.

Nous voudrions ce soir évoquer quelques-unes des facettes de la personnalité de Roland, depuis ses années de formation un peu étranges que retracera Daniel Roche jusqu'à sa récente retraite, en passant par son enseignement au lycée Voltaire dont parleront sa collègue devenue une de ses amies, de nos amies, les plus proches, Niki Chabert et quelques-uns de ses anciens élèves, Patrick Dupouey, Daniel Bloch et Marianne Joxe-Louet. Jean-Jacques Rosat dira l'engagement de Roland sur le plan institutionnel, pour que ce qui a bien été la grande affaire de sa vie, l'enseignement de la philosophie, sorte du cadre étroit où certains veulent le confiner. Quand le moment de la retraite est arrivé, en 1996, notre amie de toujours, Morena Pagliai, a demandé de très nombreuses fois à Roland de prononcer, dans le cadre d'Associations culturelles qu'elle anime en Italie, des conférences qui lui ont permis de se sentir encore utile, de transmettre encore quelque chose ; souffrante au dernier moment, Morena n'a pas pu venir mais nous donnerons lecture du texte qu'elle comptait dire, traduit par mon ami Pierre Laroche. Enfin, comme Roland était un philosophe dans la cité, une amie du temps de Lyon, Monique Baudrand retracera son activité au sein d'une vaste Association sociale et culturelle qu'il a présidée

pendant plusieurs années à la Duchère. M. Georges Sarre, maire du 11<sup>ème</sup> arrondissement et ancien ministre, a tenu – nous lui en sommes très reconnaissants – à dire quelques mots sur Roland. M. Sarre ne pourra nous rejoindre qu'en cours de réunion et ne pourra rester avec nous. Nous lui donnerons la parole pendant les moments qu'il pourra nous consacrer. Et c'est, bien évidemment, sa famille que nous écouterons d'abord, représentée par sa sœur, Eliane Brunet-Malengrez et son neveu Pascal Malengrez, qui parleront tout de suite après moi.

A la fin de cette réunion, pour ménager un moment convivial, nous vous inviterons, vers 19 heures, à boire avec nous, ici même, un verre du vin que faisait Roland, dans sa cave de Fontenay.

\* \* \*

Pour ceux qui n'avaient pas eu de nouvelles récentes de Roland, je voudrais d'abord dire qu'une maladie rare, une fibrose pulmonaire, maladie mal connue, pour le moment inguérissable, s'est abattue sur lui il y a quelques années, qu'elle a commencé à le détruire il y a environ deux ans et qu'elle était devenue depuis qu'il était sous oxygénothérapie, c'est-à-dire depuis le mois de janvier, un véritable enfer. La souffrance physique permanente était vécue avec, due à une lucidité impitoyable, la parfaite conscience que la fin approchait inéluctablement. Seule l'asphyxie finale, qui aurait pu être épouvantable, lui a été épargnée. Après m'avoir encore parlé dans la nuit, il s'est éteint calmement en ce matin du 12 septembre qui était le jour du 47<sup>ème</sup> anniversaire de notre mariage.

Ceux à qui je vais laisser la parole s'emploieront sans aucun doute à décrire les mérites de Roland. Et il est juste que ses innombrables qualités soient publiquement évoquées. C'est d'autant plus juste que lui-même ne se les reconnaissait pas, sinon parfois très partiellement. Ce n'était pas seulement à cause de cette extrême modestie qui le caractérisait, c'était plus grave : il ne cessait de se sous-estimer, de minimiser, contre toute évidence, son intelligence, sa culture, aussi bien que le rôle qu'il a joué dans tant de domaines, professionnel, social, amical, familial.

De la vie au jour le jour avec lui, je crois que je retiendrai d'abord sa générosité vraiment

exceptionnelle, son attention aux autres, à tous les autres qui, pour lui, étaient tous d'une égale dignité, ces autres qui passaient toujours avant lui-même, auxquels il sacrifiait son temps sans compter, au détriment de sa santé souvent, pour lesquels il avait toujours, spontanément, le mot, le geste, l'attention, qui leur allaient droit au cœur et qui, parfois, les sauvaient. Cela je le savais. Mais je le mesure plus encore peut-être aujourd'hui grâce aux innombrables témoignages que je reçois, qui me rappellent des faits oubliés, qui me disent tout ce que tant d'amis, proches ou lointains, doivent à Roland et qui sont absolument bouleversants.

Je retiendrai aussi son sens aigu de la justice, de l'honnêteté, de la droiture. J'ai assisté à trois ou quatre colères homériques de Roland – car il était aussi capable de ça – dans des circonstances qu'il avait jugées intolérables. Il était capable aussi d'un courage physique qui frôlait l'imprudence : je l'ai vu s'interposer dans des bagarres entre jeunes, dans le métro, dans la rue et, grâce à son autorité et à sa détermination absolue, mettre fin instantanément à des jeux de mains dont il avait parfaitement mesuré le danger pour lui-même mais qu'il avait totalement négligé.

Ce caractère, cette conception de la vie ne pouvaient que conduire Roland à l'engagement politique. Ce fut un engagement politique au sens large. Il n'a adhéré à aucun parti mais il a pris part, et souvent en jouant un rôle fondamental, aux multiples événements, petits et grands, qui se sont déroulés depuis sa jeunesse jusqu'à ces toutes dernières années. Il serait impossible de compter le nombre de manifestations auxquelles il a participé. La dernière a été celle du 1<sup>er</sup> mai 2002, à Toulon où nous nous trouvions à ce moment-là, où il n'avait plus assez de souffle pour crier NON à Le Pen mais où il a pu encore suivre le cortège de bout en bout. Au nombre des grands engagements de sa vie, il y eut, évidemment, la guerre d'Algérie et mai 68. A sa participation à toutes les manifestations et initiatives pour l'indépendance de l'Algérie ont succédé les mois qu'il a dû passer dans l'Oranais pour participer, dans le cadre de son service militaire, aux opérations dites du «maintien de l'ordre». Ce fut une période de déchirements, de dangers courus là-bas par ses prises de position, une période noire à laquelle il lui était difficile de repenser. En mai 68, il s'est engagé sans compter, en particulier à la Faculté des Lettres de Lyon, où j'enseignais alors, une Faculté occupée et mise à mal par des «trimards» (les «Katangais» parisiens) ; il était bien l'un des rares à pouvoir se faire entendre d'eux et il a calmé quelques incendies qui couvaient. Une amie lyonnaise, Jeannette

Colombel, tient à ce que je signale qu'au début de ce mois de mai-là, à l'issue d'une réunion intersyndicale organisée par son mari, Jean Colombel, Roland était intervenu pour demander que la réunion se poursuive sous forme d'une manifestation de soutien aux grévistes de la Rhodiaceta – ce qui s'était effectivement réalisé. Elle voit là une preuve de la lucidité de Roland qui anticipait l'importance et la forme qu'allait prendre les événements imminents.

En recherchant un dossier, ces jours derniers, j'ai retrouvé un nombre considérable de textes – manifestes, pétitions, déclarations – écrits par Roland. Ses amis diront sans doute tout à l'heure que, par ailleurs, ses écrits philosophiques, littéraires, sont également considérables et importants. Au point que j'ai l'intention de regrouper une partie de tous ces textes, les moins conjoncturels, et d'en envisager une publication.

De tous ces combats qu'a menés Roland – car ce furent bien souvent des combats, menés avec entêtement – j'ai été le témoin le plus proche mais aussi, le plus souvent, la collaboratrice. Je crois avoir participé à toutes ses activités, disons militantes, et professionnelles, comme il a participé à toutes les miennes. Je ne donnerai qu'un exemple, qui me semble être représentatif de ce labeur en commun : c'est à notre initiative et, je pense, grâce à notre obstination, que, avec bien évidemment des relais indispensables, la philosophie italienne a enfin pu figurer au programme de l'oral de l'agrégation de philosophie. Cette introduction prend effet cette année même. Ce fut une des dernières grandes satisfactions de Roland.

Enfin, j'évoquerai ce qu'il appelait un devoir de résistance, résistance au laisser-aller, au non respect des lois ou exigences les plus élémentaires pour que la vie en société ne soit pas le triomphe de l'individualisme. Résistance aussi aux modes imbéciles, au jeunisme, résistance à tout ce qui se veut «branché». De cette dernière résistance, aux modes, il s'était fait le reproche, justement ces jours derniers ; il l'avait estimée exagérée et l'avait mise sur le compte, disait-il, d'une forme d'orgueil : «ne pas vouloir faire comme les autres». J'avais tenté de le rassurer en lui disant que la distance que nous prenions de plus en plus, l'un et l'autre, face à un monde dans lequel nous ne nous retrouvions plus, était plutôt une forme d'inadaptation, que nous étions «un peu moyenâgeux», mais que ce qui comptait était ce rapport aux autres qui, lui, restait intact et vigilant.

De notre vie privée, enfin, je ne parlerai pas, ou à peine. Notre histoire ne regarde que nous. Je dirai

seulement que ma vie n'a pris un sens qu'à partir du jour où j'ai eu cette incroyable chance de le rencontrer et de pouvoir construire avec lui ce presque demi-siècle d'existence. Je ne ferai mention que de cette même générosité, de cette même délicatesse, cette même façon de faire passer l'autre avant lui-même qui étaient à l'œuvre aussi dans notre couple. C'est lui qui m'a poussée à franchir les étapes les plus importantes de ma carrière, de toutes ses forces car moi-même n'avais pas, pour cela, assez de détermination.

Et je terminerai sur un aspect de Roland que sans doute son air sérieux, grave, laisse difficilement imaginer : c'est non seulement l'humour, mais ce que j'appellerais presque un art de la piterie. Il m'est arrivé, certains soirs, d'être contrariée, de mauvaise humeur. Avec un sérieux imperturbable, Roland venait se mettre à table avec sur la tête une passoire renversée, un abat-jour. Et la mauvaise humeur, évidemment, se transformait en rires.

Il faudrait aussi parler du Roland bricoleur, qui savait tout faire de ses mains, de la maçonnerie, des meubles, des statuettes en plâtre, du Roland gourmet et très fin cuisinier, du Roland confectionnant du pain – selon une recette de Pline le Jeune... – ou fabriquant les apéritifs et les vins que vous allez goûter.

J'aurais voulu aussi lire des extraits des lettres que j'ai reçues et que je reçois. Nous n'en avons pas le temps. Je peux dire seulement que les mots qui reviennent comme des leitmotivs sont l'extrême humanité, la générosité, la disponibilité. C'était, me dit-on aussi, un homme chaleureux, un homme de qualité. Ou encore : «Que son parcours nous serve, me serve d'exemple» et enfin : «Quelle formidable ressource de vie, d'énergie, de besoin de donner il y avait en lui».

Il a donné, en effet.  
Beaucoup d'entre vous m'ont dit qu'ils avaient reçu.  
Je souhaite que Roland continue ainsi à vivre en eux,  
comme il vit en moi, définitivement.

\* \* \*

Avant de passer la parole à sa sœur, je vais donner lecture d'un texte que Jacques Derrida m'a dit par téléphone :

«Jacques Derrida, souffrant, aurait tant voulu être ici parmi nous pour saluer Roland qui fut pendant plus de 25 ans son plus fidèle ami, avec lequel il a partagé tant de soucis et de luttes philosophiques, politiques, institutionnelles, depuis la fondation du GREPH en 1975 aux Etats Généraux de la philosophie et à l'Association Jan Hus. L'affection qui les lia fut toujours sans ombre et Jacques Derrida me dit avoir toujours admiré la lucidité, la générosité, le courage, l'intelligence philosophique et politique de Roland.

Il reste inconsolable et les garde, lui et Jacqueline, à jamais dans son cœur» ■

## ELIANE BRUNET-MALENGREZ

**J**e suis la sœur de Roland, je vais donc témoigner du frère formidable qu'il fut.

Il était de 7 ans mon aîné. Dans les années 1938-40, époque où les jouets étaient rares, il avait reçu en cadeau une sorte de peluche, un petit chien en feutrine. Il n'a jamais voulu jouer avec, le réservant pour le bébé à venir. C'était la manifestation précoce de sa grande générosité dont tant et tant de personnes ont bénéficié. Ensuite, avec patience, ingéniosité et gentillesse, il réparait mes bêtises pour m'éviter d'être grondée. Il inventait et fabriquait des jeux pour moi, me faisait faire des expériences. Il avait déjà découvert l'intérêt pédagogique de faire «mettre la main à la pâte», selon la jolie formule de G. Charpack.

Plus tard, il m'a guidée, épaulée, encouragée dans mes études ; il m'a éveillée à l'Art, ce dont je suis très reconnaissante car dans ma solitude, ce goût (passif, hélas !) pour l'art m'est précieux. Ma première visite au musée du Louvre fut en sa compagnie et j'en garde le souvenir vivace. C'est sans doute pourquoi j'ai eu l'idée d'emmener mes petits-enfants aux ateliers du Louvre réservés aux petits de 4 à 10 ans.

Il était si attentif aux autres que ses cadeaux étaient toujours des merveilles de délicatesse. C'est ainsi que, étudiant impécunieux, il m'offrit un abonnement aux fameux concerts Colonne réservés aux lycéens. Cela m'a fait apprécier la musique et je garde le souvenir intense de ces merveilleuses matinées musicales du dimanche au théâtre du Châtelet.

Sa culture était telle et si complète que, quelle que soit la question posée, il y répondait clairement, au *niveau juste* et cela en toute simplicité. Il ne cherchait pas à éblouir son auditoire (ce qu'il faisait pourtant) mais à partager, à *transmettre* son savoir avec une passion, une énergie remarquables. Ainsi a-t-il offert à beaucoup, à ses élèves, à ses neveux, par sa seule façon d'être le modèle incarné de l'honnête homme du XVIIe siècle, de l'homme éclairé du XVIIIe. Quelles précieuses références pour une vie !

Mais il n'était pas seulement le grand frère sérieux, soucieux de m'ouvrir des horizons nouveaux. Il savait aussi me faire rire, m'étonner : ses imitations du dauphin qui pleure sont fameuses dans la famille, toutes générations confondues.

Enfin, plus récemment, il y a une quinzaine d'années, quand j'ai été très rudement éprouvée par la maladie et les circonstances et bien que nous ayons

eu des divergences d'appréciation sur les choses de la vie, il a été mon allié le plus sûr et mon recours. Allant jusqu'à s'occuper partiellement de la scolarité de mon fils aîné (avec la complicité de Jacqueline, que je remercie) quand j'ai été par trop défaillante.

Par ses lettres, ses fameuses lettres qui sont une oeuvre véritable et lui ont coûté tant de nuits blanches, il m'a apaisée et rendu l'estime de moi. Je lui dois aujourd'hui de vivre sereinement et donc de pouvoir à nouveau tenir, comme il se doit, mon rôle de mère et de grand-mère.

Grâce à son respect, son amour de l'homme, sa générosité, il a inlassablement hissé bien des gens vers le haut, tirant d'eux le meilleur, les révélant parfois à eux-mêmes, comme en ont témoigné ses élèves dans le livre d'or de son départ en retraite. Que peut-on faire de mieux dans une vie ?

Pour conclure, en m'inspirant d'une citation faite par Monsieur Jean-Louis Trintignant, un grand Monsieur récemment très éprouvé lui aussi, je dirai que je ne dois pas pleurer ni regretter de l'avoir perdu mais être honorée et heureuse de l'avoir connu.

Le lien qui m'unit à lui est indéfectible. Ce 12 septembre fatal n'y change rien. Roland restera ma référence et, en pensée, je le ferai cheminer à mes côtés ■

## PASCAL MALENGREZ

### Hommage à mon oncle Roland

**V**oici un bien petit témoignage fait de quelques anecdotes issues des vacances et de la vie quotidienne de Roland et Jacqueline que j'ai eu la chance de partager durant trois années lorsque j'étais élève de ce lycée Voltaire.

#### **Roland et la convivialité**

Là où la plupart d'entre nous se contenteraient d'ouvrir simplement quelques bouteilles pour agrémenter un dîner entre amis, Roland, lui vous invite à vous déchausser pour fouler pieds nus quelques belles grappes de raisin dans un pressoir sur la terrasse. Il en tirera un bon jus bien opaque à déguster en partie tout de suite, expérience inoubliable pour les convives. Le reste étant réservé pour une de ses cuvées Roland de Fontenay sous bois qu'il dédiait à des êtres chers. Plusieurs d'entre nous dans cette salle ont probablement dégusté de ces vins foulés aux pieds nus des uns et des autres sans le savoir

#### **Roland et ses effets de surprise**

Là où la plupart d'entre nous se contenteraient de raccompagner des convives sur le pas de la porte à la fin du repas, Roland, lui prend l'ascenseur avec vous, vous accompagne jusqu'à la voiture puis disparaît. Vous démarrez et là, surprise : le voici qui apparaît à un carrefour en agent de la circulation quelques pâtés de maison plus loin. Cette vision de ce tonton farfelu et si drôle nous mettait toujours en joie, mon frère Bruno et moi. Dans ce même chapitre de la surprise, on peut aussi mentionner ces arrivées au port où il ne nous accueillait pas simplement en prenant nos amarres, mais se mettait tout nu et plongeait immédiatement à l'eau nous rejoindre dès que nous avions franchi la passe.

#### **Roland et son consciencieux travail**

J'ai aussi le souvenir très présent de la vision de mon oncle travaillant des heures et des heures à son bureau, toute la nuit durant, s'il le fallait pour corriger des copies. Il ne se contentait pas de lire, annoter puis noter, il décortiquait le cheminement de ses élèves pour le reformuler, le rapprocher du sujet, ce qui l'entraînait à écrire de si longues corrections en rouge dans une marge doublée, allongée parfois de pages supplémentaires, si son impérieuse conscience du travail bien fait le lui commandait. Certains d'entre vous témoigneront beaucoup mieux que moi des vocations qu'il a pu faire naître par sa si grande implication pédagogique.

#### **Roland et le partage**

Le dernier moment de partage que nous avons vécu avec Roland fut quelques jours avant notre voyage sur les flots en famille où il nous inculqua sa fameuse recette de pain et de pizza. Durant des mois, nous pensions à lui avec les enfants, à fabriquer ce pain et le déguster avec ses bonnes bouteilles que nous buvions en vain à sa santé.

#### **Roland et ses indignations**

Quand beaucoup expriment leurs indignations, revendications, frustrations de manière spontanée et désordonnée dans les rues ou les cafés du commerce, Roland, lui, élaborait de longs articles argumentés en détail, des lettres aux administrations, autorités de tutelle, ministères et personnalités pour alimenter le débat démocratique. Toujours il s'engageait contre ce qui l'indignait, jamais il ne se résignait.

#### **Roland l'affectif si attentionné aux autres**

Les petits mots doux en italien écrits à l'attention de Jacqueline sur l'ardoise de la cuisine, des petits plats mijotés en pleine nuit après les copies, une qualité d'écoute rare et une empathie qui lui permettait de si bien se mettre à la place des ses interlocuteurs. Beaucoup serait à dire sur les marques d'attention qu'il avait envers les autres. C'est aussi là l'occasion qui m'est donnée de rendre hommage à Jacqueline et au couple si soudé qu'elle formait avec Roland. Cette formidable entente entre eux deux fut un bel exemple pour moi adolescent qui m'inspirera plus tard lorsque à mon tour j'eus la chance de tomber amoureux.

#### **Roland et les nouvelles technologies**

Toute sa sincère générosité et sa propension à la chaleur humaine s'accommodaient mal des nouvelles technologies. Combien de fois l'avons-nous entendu pester contre les répondeurs impersonnels, les portables tonitruants, les standards téléphoniques automatiques, les fax ... et encore, il fut épargné par les sms, e-mails et internet dont il n'aurait jamais voulu s'accommoder car il y voyait un truchement aux vrais rapports humains.

Ces petites histoires sont bien entendu tout à fait dérisoires au regard de ce que Roland a réalisé, écrit et surtout transmis. Je les ai partagées ici avec vous en souhaitant qu'elles illustrent et attestent un peu de l'originalité, de la sincérité et de la diversité de la personnalité de Roland.

Il pouvait passer autant d'heures sur un bureau à décortiquer Kant ou Spinoza que sur un établi à forger, limer ou sculpter. Passer autant de temps à établir des plans d'architecte qu'à embouteiller sa dernière cuvée dans sa cave. Il pouvait être aussi brillant en conférence que touchant à émerveiller des petits enfants.

Ce que je retiendrai de Roland : C'était un tonton très attachant, riche et sincère, qui se sera toujours engagé dans ce qu'il fit avec la quête du travail bien fait ■



## Georges SARRE

*Maire du XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, Conseiller, ancien Ministre*

**M**esdames et Messieurs,

Nous sommes réunis aujourd'hui pour rendre hommage à la mémoire de Roland BRUNET, qui fut professeur de philosophie dans ce lycée, et qui est récemment décédé. Nombreux sont ceux, parmi vous, qui l'ont connu et apprécié en tant que collègue, et je me devais, au nom de la municipalité du XI<sup>e</sup> arrondissement, de dire quelques mots pour évoquer son souvenir.

Né à Neuilly sur Seine en 1933, Roland Brunet, admissible en 1955 à l'École Normale Supérieure, fit de brillantes études de philosophie en Sorbonne, qui devaient le conduire à l'obtention de la licence, puis du CAPES, et enfin en 1991, d'être intégré au corps des professeurs agrégés.

Il avait commencé sa carrière comme surveillant d'externat dans les prestigieux lycées Henri IV et Montaigne, à Paris, avant d'intégrer en 1958 l'Institut de Préparation à l'Enseignement Secondaire, à Paris. Après que sa scolarité eut été interrompue par le service militaire, et par la guerre d'Algérie qu'il termina en tant que lieutenant, il réintégra l'IPES, cette fois-ci à Lyon pour se rapprocher de son épouse. C'est d'ailleurs dans la région lyonnaise qu'il enseigna, de 1962 à 1970, avant d'être nommé à Voltaire, où il resta jusqu'à sa retraite en 1996.

En plus de son service dans l'enseignement secondaire, Roland Brunet eut aussi une carrière universitaire, enseignant d'abord à l'Institut d'architecture et d'urbanisme de Lyon, puis à l'université de Paris VII. Longtemps membre des jurys du baccalauréat et du CAPES, il donna enfin de nombreuses conférences dans des universités françaises ou étrangères, dont plusieurs ont donné lieu à publication. Il avait une prédilection particulière pour les universités italiennes, que connaît bien son épouse, professeur de langue et littérature italiennes à l'université de Franche-Comté.

Il fut par ailleurs vice-président du Groupe de Recherches sur l'Enseignement Philosophique, fondé par Jacques Derrida et secrétaire des États généraux de la philosophie, dont la démarche militante souhaitait entre autres étendre le droit à l'enseignement philosophique aux élèves des lycées

techniques. C'est ce souci constant de rendre la philosophie accessible à tous qui l'avait également conduit à donner des cours du soir aux habitants du grand ensemble de la Duchère, à Lyon, puis aux prisonniers de la Santé et de Poissy.

J'avais eu le plaisir de l'accueillir en mairie du XI<sup>e</sup>, le 25 avril 1997 pour une conférence qu'il avait donnée sur «La tolérance». Il avait fait le choix du service public de l'Éducation nationale, et d'une matière réputée difficile, mais indispensable à la culture générale et à l'exercice de la raison et du libre-arbitre. Je suis certain qu'il a laissé, chez nombre de ses élèves, le souvenir d'un éveilleur de consciences, qui les a formés à l'exercice de la réflexion et de la citoyenneté.

A ses proches et en particulier à son épouse, je tiens à apporter ici l'unanime témoignage de sympathie de la municipalité du XI<sup>e</sup>.

Je vous remercie ■

DANIEL ROCHE

Professeur d'Histoire. Collège de France

**C**her amis,

La tradition des tombeaux poétiques et littéraires de l'âge classique permettait de saluer un départ, de louer les vertus et les mérites, de proclamer attachement et reconnaissance, en bref d'honorer. C'est, comme ces amis rassemblés des temps anciens, que je souhaiterais rappeler quelques faits qui ont marqué fortement ma vie et qui ont été au cœur d'une amitié de plus de cinquante ans.

Le lien qui pouvait nous rassembler Roland et moi depuis un demi-siècle allait au-delà du commerce agréable et de la connaissance d'une pure relation spirituelle ou intellectuelle.

Il était sans doute pour moi lié à une insuffisance de mon être qui trouvait sa nourriture, en dépit des absences, de l'éloignement – il y en eut trop à mon gré et à mon regret et certainement de ma faute. C'est pourquoi ce que j'ai à dire relève de la reconnaissance, et l'âge ne fait que renforcer la sensibilité profonde née dans notre adolescence et l'engagement de fidélité maintenu, *solidifié* mais jamais déqualifié avec le temps.

Loin de moi l'envie de faire de la littérature sur le vide qui nous frappe tous ; mais il est impossible de ne pas dire comment se sont tissés, sinon exemplairement du moins ordinairement et dans la trame de notre existence commune, ces rapports intellectuels et amicaux inséparablement noués.

L'historien que je suis devenu, grâce à Roland, parce qu'un jour il a su trouver les voies qui nous ont tous les deux, ensemble, sortis d'une impasse dans notre vie, ne peut qu'être encore aujourd'hui ébloui par cette rencontre vitale. Il y a le hasard qui s'infléchit dans les destins individuels par rapport à une histoire collective. Il y a la *fortune*.

Imaginez le Paris noir du début des années cinquante, la banlieue mal éclairée entre Asnières, le 17 rue Robert Aylé, et Neuilly, le 20 rue Parmentier. Nos orientateurs scolaires, de bonne volonté mais certainement trompés par une croyance trop assurée, voire une crédulité du temps, nous font nous rencontrer en Seconde Technique au Collège Vauban de Courbevoie. Tous les deux au terme d'une scolarité chaotique mais pour des raisons différentes.

Nous voilà dans un monde qu'on a peine à restituer aujourd'hui, enseignement de seconde zone, enseignement du matériel, enseignement finalisé nécessairement pour la vie concrète, bâtiments sombres, ateliers archaïques, nous surnommions les machines-outils les plus anciennes des Louis XIV,

maîtres autoritaires bien que compétents et parfois éclairés.

Tous deux, mais Roland avec quelques points d'avance dûs à l'âge, aimions lire et réfléchir, écrire sans doute, à la façon des adolescents d'autrefois. Ensemble, il nous a été possible de tenir dans cet univers étrange où la plupart des professeurs nous regardaient sans comprendre, comme des voyageurs égarés.

Nous faisons de notre mieux, Roland mieux que moi, ce qui lui permit d'aller l'année de notre exotique baccalauréat première partie, soutenir son CAP d'ajusteur-tourneur, alors que je calais en route tellement j'étais maladroit.

La chance nous fit demi-bacheliers, l'appui de nos professeurs littéraires, et l'information qu'un soir Roland me transmit dans un coin de l'atelier, changèrent notre destinée : l'an prochain, dit-il, on s'inscrit en philo au Collège Chaptal et après on prépare l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, on ne demande pas de latin, tu fais de l'histoire, je fais de la philo. Comme nous n'étions pas, ni l'un ni l'autre, des «héritiers», cela nous a paru tout simple.

Les années qui suivirent ont été des années de travail et d'échange. J'en garde trois images majeures. Nous étions, à pied et à vélo, des promeneurs infatigables, sur les quais de la Seine et les avenues de l'Ouest parisien. Nous y remettions sans doute le monde à sa place et nous découvriions dans le péripatétisme adolescent les objectifs de notre futur intellectuel et politique. Ensuite, le foyer du 17 rue Robert Aylé était devenu pour moi une seconde famille avec des façons de vivre plus vives, plus chaleureuses qu'au sein de ma propre famille parisienne et plus bourgeoise. Enfin, de la philo à la classe de préparation, Roland a continué son rôle de mentor et tenu sa partie dans notre formation intellectuelle et scolaire. A lui revenait d'ouvrir les dissertations de notre maître Lefebvre par des introductions d'une infinie longueur qui me frappaient toujours par leur capacité à découvrir des cheminements et des questions d'une richesse infinie. Mes goûts me poussaient à trier et à choisir moins largement. Toutefois, nous nous retrouvions dans un même intérêt pour les sciences, mais aussi avec le même embarras. D'étranges machines de ficelles et crayons tentaient de résoudre les problèmes de la géométrie dans l'espace de Gaspard Monge, alors au programme. En vain, le plus souvent ; nous nous

consolions avec du café au lait.

A dire tout cela, j'ai conscience de faire résonner la corde sentimentale du passé, mais ce passé c'est nous-mêmes et déjà ce que nous serons. Je le crois fortement si je pense à la naissance, dans les années cinquante-soixante, de notre conscience politique. L'affaire Rosenberg, la construction de l'Europe, l'arrivée de De Gaulle, les discussions avec nos camarades de classe communistes ou catholiques, la collaboration et les premiers articles écrits pour le journal *Sources Vives* qu'animaient des talas œcuméniques, fondent cet attachement à la démocratie de gauche, démocratie critique que nous n'avons jamais abandonnée et que nous vérifions de temps à autre au fil des manifestations.

Les années soixante ont vu nos routes diverger mais sans jamais se séparer. L'Italie restait pour nous un autre terrain de rencontre puisque nous avons tous les deux eu la chance d'épouser deux italianisantes. De Lyon à Paris, de Paris à Lyon puis à Fontenay, nous avons gardé notre capacité de compréhension l'un pour l'autre et notre capacité à échanger nos expériences. Au bistrot du Pont-Neuf ou du Châtelet, au téléphone, les évolutions politiques, le climat intellectuel, le travail faisaient notre commerce.

J'ai pu mesurer son rôle de professeur dans une occasion plus particulière, lorsqu'il me convia à venir dans sa classe exposer à ses élèves ce que c'était que faire une thèse d'histoire. C'était un philosophe qui savait aussi avoir le goût des choses de la vie, qui savait confectionner lui-même son pain et le vin qu'il aimait à partager. J'ai pu comprendre jusqu'au bout sa conception et sa façon de transmettre la philosophie parce que, pour lui, *vivre c'était philosopher et philosopher, c'était vivre*.

En juin dernier, c'est ce qu'il expliquait encore aux médecins qui lui avaient demandé de discuter des limites des normes et des règles thérapeutiques, et c'est ce qu'il me présentait, Kant à la main, l'*Anthropologie pragmatique* à la rescousse, regrettant de n'avoir pas eu le temps de tout dire et de tout expliquer.

Peut-être Kant est-il plus utile en ces moments qu'Ariès, Chaunu, Vovelle et les historiens de la mort. La disparition d'un ami ne se joue jamais comme nous le montrent les *Arts de mourir* d'autrefois ou d'aujourd'hui. Dans ce qui nous rassemble ce soir, je veux garder l'idée que nous sommes là pour reconnaître une lucidité morale et philosophique hors du commun, une solidarité et une fidélité politique sans faiblesse et sans rupture, un engagement de profondeur exemplaire, un sens de l'amitié exceptionnel. Bref, nous sommes ici pour reconnaître la foi dans la rigueur, la raison, la méthode et le refus de l'anomie. Comme l'a dit Eliane ce soir, il ne faut

pas pleurer celui que l'on a perdu mais se réjouir de l'avoir connu.

Nous avons une responsabilité pour que cette chance soit partagée bien au-delà de notre cercle amical ■

## Niki CHABERT

*Professeur de philosophie. Paris*

**R**oland – il suffit parmi nous de lancer son beau prénom qui ne sonne pas tout à fait comme celui d'un professeur – est mort quelques années après avoir quitté ce lycée où il enseigna longtemps, le 12 septembre au matin, au jour et à l'heure anniversaires de son mariage avec Jacqueline, sans avoir eu la force de tremper ses lèvres dans la liqueur qu'elle avait apportée pour fêter un peu cet événement. « C'est peut-être le dernier cadeau qu'il vous a fait », dit à Jacqueline la personne qui soignait Roland et l'aidait dans une agonie qui aurait pu être humiliante sans la simplicité et la joie qu'elle mettait dans chacun de ses gestes. Vérité et beauté de cette parole énigmatique : l'instant de la mort coïncidant avec le souvenir de celui du mariage.

Cette mort souhaitée par lui depuis que sa vie était devenue douloureuse et sa maladie *désespérante* (c'est son mot) nous laisse dans la peine. Il nous reste son souvenir, qui durera aussi longtemps que nous : immortalité que nous sommes en mesure de lui offrir. Roland a été mon collègue et mon ami. Un ami réservé dans la bonne distance qu'il savait établir : un ami ni trop proche ni trop lointain. Roland aimait cette « belle et bonne crainte qui s'appelle pudeur », je cite sa définition. Ce n'est que depuis peu qu'il me serrait très fort dans ses bras lorsque nous nous quittions, comme si la proximité quasi tactile devenait nécessaire dans son monde devenu petit.

Générosité, rigueur, exigence : ce sont les mots que Jacqueline a choisis pour évoquer Roland dans le faire-part qui nous annonçait sa mort. Ces trois vertus, ou ces trois passions, comme on veut les appeler, d'harmonie difficile, ont fait de la vie de Roland une lutte sans fin avec le temps, ce temps qu'il donnait généreusement à ses amis, ses élèves, ses compagnons de lutte, ses corrections de copies, tandis que rigueur et exigence n'en avaient jamais fini de préciser un mot, de détailler une pensée, de terminer une correction. Unique dérogation à ce temps donné sans compter : celui de la méditation, « seul point sur lequel je n'ai pas trop failli », m'écrivait-il modestement il n'y a pas très longtemps.

Roland est ce philosophe méditant qui s'est donné à l'enseignement de la philosophie : il voulait entre autres choses avec le GREPH dont il fut l'un des fondateurs, détrôner la philosophie de sa place de couronnement des études secondaires. Le premier moyen consistait à mettre en pièces l'image charismatique du professeur de philosophie, cause et

fin de cette situation exceptionnelle de la philosophie, en une circularité que le Greph voulut briser. Là surgit la contradiction faite *corps* : car enfin nous sommes nombreux ici à nous souvenir de Roland traversant directement la cour d'honneur ou en biais la cour Condillac pour rejoindre ses classes dans le sous-sol des terminales. Perdu dans ses pensées, chevelure un peu volante qu'on aurait dit de tout temps avoir été blanche, la bouche bien serrée autour d'une absence de cigarette (il ferait beau voir qu'il se permit ce qui n'est que toléré!), indifférent au temps sonné, attentif à celui plus aléatoire, plus qualitatif, moins institutionnel, de la pensée, il traverse donc l'une ou l'autre cour. Roland ne s'arrêtait pas et nous ne percevions que la dignité du philosophe – sans son discours – la cour n'étant pas une agora. Décidément, quoi qu'il crût ou quoi qu'il voulût être, Roland ne fut pas un professeur comme les autres.

À Voltaire l'exercice de cette triple et grande vertu nommée par Jacqueline le conduisit à des conflits, par exemple avec le proviseur de ce temps-là, Monsieur Guillotin. Les rapports entre ce professeur et ce proviseur ne furent cependant pas toujours heurtés. A des relations d'opposition succéda une estime réciproque pour ce que l'un et l'autre furent capables de faire en ce lycée, en leur âme et conscience, et dans leur intime conviction qui ne leur conseilla jamais la soumission à ce qui est ou à une autorité un moment au moins contestable. Je me souviens d'Armand Guillotin me disant profiter d'une inspection pour assister en bon droit et en sage élève à un cours de Roland. Je me souviens de lui me décrivant avant que je la voie la graphie de Roland – connue de tous ici – qui ne fut jamais abîmée par l'usage répété d'un clavier d'ordinateur, petite, fine, penchée, régulière, souvent noire, où Armand Guillotin voyait déjà tout le soin et toute la précision de la pensée.

Il faut en venir à ses textes, toujours manuscrits, toujours longs, toujours donnés à l'ultime limite, juste avant qu'il soit trop tard et qu'ils deviennent inutiles. Ses lettres ouvertes, ses défenses, ses protestations, ses droits de réponse publiés, pas publiés, ses lettres écrites en son nom propre, celles écrites au nom de quelques autres, ou bien de tous. Pas de tract : le genre ne lui convient pas : toujours il lui faut, je cite un post-scriptum, « un texte plus long... pour ceux, plus nombreux qu'on ne croit, qui attendent un minimum d'argumentation. ». L'humanisme de Roland est là,

dans l'incise : être convaincu de l'existence de ces lecteurs plus nombreux qu'on ne croit qui n'attendent ni des ordres ni des conseils mais des arguments.

A Voltaire nous connaissions tous ce qu'on pourrait appeler les *Propos* de Roland, nous en possédons quelques-uns mal archivés, retrouvés au hasard d'un rangement. Ici s'est écrite une *œuvre* non pas au gré de l'écume des jours mais dans les urgences de l'histoire, ses événements, certains graves, d'autres inadmissibles qui faisaient naître immédiatement un devoir de résistance. Roland fut ce philosophe résistant à l'ordre du monde quand celui-ci, et c'était souvent selon lui, ne va pas. Si quelque chose est inacceptable, il faut le dire et l'écrire, tout de suite, fût-ce au prix de nuits sans sommeil.

Ainsi s'est construite une œuvre – non publiée (pour ce qui concerne ce qui a été écrit à Voltaire), dispersée, en partie perdue peut-être.

– Un proviseur croit-il nous menacer du pire en nous promettant une retenue de traitement quand nous soutenons une grève massive des lycéens, il écrit que les professeurs :

« estiment tout à la fois qu'ils ne sont pas assez payés pour attacher de l'importance à quelques sous de moins, et qu'ils le sont assez pour pouvoir justement s'offrir le luxe, et le plaisir, de ce dédain. »

– Veut-on nous imposer deux heures supplémentaires, il écrit (15 septembre 1995) à l'inspecteur d'académie :

« qu'une règle de ce type n'a pas le statut d'une loi prescriptive en ce sens qu'elle n'*ordonne* pas à l'autorité compétente d'appliquer cette mesure mais qu'elle l'*autorise* à l'appliquer. »

Si les concepts doivent être distingués, alors les effets méritent eux aussi d'être différents. Pour Roland, tout mérite d'être pensé, donc doit l'être. À ces textes inscrits dans l'histoire du lycée Voltaire il faut ajouter ses lettres longues, régulières, celles qu'il nous a écrites, que nous avons relues, j'en suis sûre depuis le 12 septembre, hésitant entre le bonheur retrouvé et la tristesse venue de la certitude de n'en plus jamais recevoir de lui, ni de pareilles.

Qui fut Roland Brunet ? Plusieurs, fait de qualités non empruntées. Roland républicain, Roland humaniste, Roland anachronique, Roland écrivain, Brunet coup de gueule et bien d'autres que je ne connais pas. Mais l'unité est produite et elle est dite. A quelqu'un qui lui demandait compte par voie de presse de son attitude à Voltaire, il répondit – en écrivant :

« Elle était dictée par le vif sentiment que j'ai des exigences théoriques et éthiques de mon métier et de la philosophie même, dont l'« inactualité » essentielle – au sens d'« intempestivité » – n'équivaut en aucune façon au retrait du philosophe hors... de ce qu'on appelle événement ou à son recul face à l'irréfutable

urgence et à la dramatique présence du présent. L'acte de philosopher exclut le parti-pris qui n'est qu'opinion mais requiert la « prise de parti » qui est jugement. (...) Nulle pression, nulle calomnie, nulle diffamation ne me feront renoncer à tenter de répondre à cette exigence. » (Il répondit cela en 1982).

Roland subversif donc mais Roland danseur aussi, Roland ami du vin et faiseur de vin. Roland moraliste encore. Dans un article sur le vin ( il est vrai chez Platon « La Symptomique du *Banquet* ») il ne put s'empêcher – intervenant singulièrement comme il aimait le faire même dans ses articles d'histoire de la philosophie – de donner sa définition de la vertu. Écoutez-la :

« La vertu ne saurait être cette tension héroïque mais absurde qui nous ferait *supérieur* à nous-même, mais simplement cette résistance sereine au laisser-aller qui nous rend *égal* à nous-même ; (...) elle ne consiste pas à se surpasser mais à s'atteindre... » et il termine « en ces temps de sottise compétitive, gagneuse et hargneuse... puisse Dionysos plutôt que l'Athéna guerrière nous y aider. »

Roland pacifié, inoubliable Roland, tu existes encore si, comme l'a écrit quelqu'une « nous n'existons que sur les lèvres de nos amis » ■

Patrick DUPOUEY

*Professeur de philosophie. Toulouse*

**M**ontaigne dit quelque part que les vivants ont le soin des morts en recommandation. Voilà pour nous, qui vivons et qui restons après Roland, une bien lourde charge. Le nombre que nous faisons à nous tous, ici, ce soir, exprime déjà suffisamment ce que chacun se dit à lui-même : que la figure de Roland ne doit pas s'effacer. Elle ne le doit pas, mais elle le pourrait. Elle le pourrait parce que nous savons bien que ce nom : Roland Brunet, n'est porté par aucune célébrité particulière. Il ne suffit pas d'avoir été un grand professeur pour devenir célèbre. Ni d'avoir été – en un sens que ceux qui l'ont connu comprendront – un grand homme politique, pour jouir de la notoriété. S'il y a quelque chose que Roland n'a jamais cherché, c'est bien la notoriété ! Alors si nous voulons que vive ce nom, nous ne devons donc compter que sur nous-mêmes. De sorte que le nombre que nous sommes, ici, crée une espèce de responsabilité pour chacun, individuellement.

Avoir été l'élève de Roland : nous sommes quelques-uns ici à savoir ce que cela signifie. Peut-être la manière la plus simple et la plus vraie de dire son mérite serait de montrer ceci, que j'ai entre les mains : une copie corrigée par lui. Si la retraite est le repos mérité qui attend le travailleur après l'effort, alors celui qui aura regardé ne serait-ce qu'une copie corrigée par Roland – surtout s'il sait ce que cela veut dire : corriger des copies – se dira : en voilà un que la vie et la mort ont bien injustement traité.

Je suis donc devenu, moi aussi, professeur de philosophie. J'aimerais pouvoir dire «comme Roland», mais cela, je ne l'oserais pas. J'aimerais aussi pouvoir vous raconter une belle histoire, comme on en lit dans les mémoires des anciens élèves d'autres grands professeurs (comme Alain, ou Sartre, par exemple). Une histoire de révélation soudaine, d'illumination subite, l'histoire d'un voile qui tombe, découvrant la vérité, d'une sortie éblouissante de la Caverne. J'aimerais pouvoir faire commencer ma vocation il y a tout juste trente ans – presque jour pour jour – lorsqu'en septembre 1973 je m'asseyais sur les bancs de ce lycée. Eh bien, non, je n'ai aucune histoire de ce genre à raconter. Du reste, ceux qui connaissent un peu Roland Brunet, le professeur, ceux qui ont lu ce qu'il a écrit sur notre enseignement, savent ce qu'il pensait de ce genre d'histoires. La naissance d'une vocation, c'est peut-être ce qui se serait passé si j'avais

été, à dix-sept ans, digne de ce qui m'arrivait. Mais on n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans. Disons les choses autrement. Disons-les comme Roland ne les aurait pas dites en classe – il ne se le serait pas permis – mais comme assurément il les aurait dites en privé. Je l'entends comme s'il était là : à dix-sept ans, j'étais un jeune c.... Mais je ne l'étais tout de même pas au point de ne pas comprendre que quelqu'un, devant moi, travaillait à me soigner, sinon à me guérir. Voyez ce cahier : il n'y manque pas grand-chose des paroles qui furent prononcées durant cette année scolaire 1973-74. Je peux l'affirmer, parce qu'à la fin de cette année de terminale, peu satisfait de la calligraphie inesthétique de mes notes de cours, j'obtins de l'un de mes camarades qu'il me fit don de son propre cahier, à la présentation plus soignée. Je ne songeais guère, à ce moment, à entrer en philosophie. Mais sans doute avais-je confusément le sentiment de n'en avoir pas fini avec elle. Or, ce que montre la comparaison de ces deux cahiers, c'est que ce camarade et moi avons conservé, presque mot pour mot, les mêmes notes. Comme je suis bien certain que Roland ne dictait pas ses cours, il n'y a qu'une explication : nous n'en perdions pas une miette.

Alors, ce qu'était Roland, j'essaye de le devenir. Mais comment y arriver ? Cela fait deux tâches presque insurmontables. Car j'ai la certitude, comme ancien élève – et comme ancien élève devenu professeur de philosophie – d'avoir eu comme professeur un philosophe. Et je soupçonne, pour avoir reçu ce privilège beaucoup plus tard, d'avoir été honoré de l'amitié d'un sage.

Merci à toi, Roland. Merci, Jacqueline. Pour tout ■

Daniel BLOCH

*Physicien, chercheur au CNRS*

**C'** est un honneur, évidemment très attristant, que d'avoir à rendre hommage au Maître que fut pour moi Roland Brunet. C'est aussi un privilège redoutable que de se sentir un peu l'interprète de ses très nombreux anciens élèves, qui sont attristés aujourd'hui, et qui surtout n'auraient pas suivi tout à fait le même chemin dans la vie, si la bonne fée de la scolarité n'avait pas mis Roland sur leurs chemins. Je lui disais il y a peu tout ce que je lui devais moi-même dans le fait d'avoir voulu devenir un scientifique, et non un ingénieur, que j'avais découvert avec lui, plus que dans l'enseignement scientifique, la différence entre l'activité de connaissance et la seule mise en oeuvre de techniques, et qu'il y avait, dans les sciences plus qu'ailleurs, la possibilité de «prendre enfin au sérieux la notion de vérité»

Je viens d'évoquer en quoi l'influence de Roland Brunet a infléchi mon devenir professionnel, mais je crois que son influence sur beaucoup d'entre nous a été encore plus large, en nous ayant aidés à devenir nous-mêmes dans beaucoup de domaines. Sur un plan moral bien sûr, et sur notre perception de la politique, sûrement. Mais il a aussi donné à beaucoup la liberté de choisir leur devenir, indépendamment des destinées que les pesanteurs familiales et sociales leur traçaient comme naturellement. Je pense aussi que pour beaucoup il a eu, dans le domaine affectif, à l'âge où on rédige les brouillons de sa vie personnelle, une influence beaucoup plus grande que celle qu'il aurait été prêt à se reconnaître, en étant capable de donner, avec toute sa pudeur, des leçons où il engageait son être intime.

Qu'il ait été, dans le sens le plus élevé, un maître pour nous, me paraît évident. Et je dois vous dire que lorsque la dernière fois, il m'a dit qu'il pouvait se reconnaître du charisme, mais qu'il se sentait un peu «un imposteur», et qu'il avait tellement d'insuffisances qu'il ne pouvait être un maître, j'ai été assez bouleversé. Ce que je crois, bien sûr, c'est précisément qu'il a été un maître par la capacité qu'il a eue à nous faire devenir nous-mêmes, à nous respecter assez pour nous considérer en individus responsables et que c'est sans doute ce dont nous lui sommes le plus reconnaissants. Et il nous a donné par son exemple, y compris dans ses corrections de copies, beaucoup de leçons d'exigence par rapport à soi-même, et de modestie. Il a toujours eu tellement d'humilité comme maître qu'il n'a jamais risqué de devenir un «maître à penser». Ce qu'il a toujours voulu, c'est que nous

pensions par nous-mêmes.

Je me suis parfois demandé d'où venait cette modestie. J'imagine que peut-être son côtoiement avec l'enseignement technique n'a pas été pour rien dans cette modestie et ce respect devant la résistance du réel, que peut-être aussi, cette part moins connue de lui qu'était son activité de vigneron à Pierrefeu-du-Var fait qu'il ne croyait pas à la toute-puissance du monde des idées.

Il y a quelques souvenirs de Voltaire que j'aimerais évoquer avec vous, parce qu'il y a dedans la silhouette de Roland Brunet.

J'ai le souvenir que Roland Brunet avait convoqué nos parents à une réunion, où nous pouvions d'ailleurs assister, pour leur expliquer que l'épreuve du bac était plutôt juste, et non l'angoissante loterie que les parents s'imaginaient. Je me souviens aussi que le public était au départ, soit impressionné par «les grandes classes» où beaucoup de parents n'avaient eu eux-mêmes accès, soit rempli de préjugés, quelque peu hostiles. Et il a fait alors, comme ils nous faisaient à nous, un cours aux parents sur ce qu'est la philosophie, et c'est peut-être en voyant le bonheur qu'il avait donné à nos propres parents que l'on percevait mieux la chance que nous avions en l'ayant en cours toute l'année.

Dans ces années post-68, la vie politique du lycée avait quelques soubresauts, avec parfois des extérieurs qui venaient chercher l'affrontement physique. J'ai le souvenir d'un adulte, aux cheveux déjà blancs, que je ne connaissais pas encore comme enseignant, qui savait s'interposer physiquement, et imposer que les choses se règlent par la discussion. C'était évidemment Roland Brunet, qui pensait sûrement, et au fond à juste titre, qu'il ne jouait que son rôle d'adulte, mais ma mémoire sûrement très sélective ne se souvient pas des autres enseignants, qui étaient sûrement occupés ailleurs.

Il est bien sûr impossible d'évoquer toute la richesse de ses cours. Je souhaite donc au moins évoquer une leçon, toute récente, que j'ai reçue de lui. C'est par rapport au tabac. D'ancien grand fumeur qu'il était, je venais d'apprendre qu'il était passé à 2-3 cigarettes par jour, ce qui est en général un défi plus sérieux que l'arrêt complet, et je me suis permis de l'interroger sur ce point banal de la vie quotidienne. Sa réponse avait été, sur le ton de l'évidence : «Je crois que c'est simple, et qu'il suffit de se rappeler que l'on a sa liberté». Facile à dire, et pour lui, facile

à faire, cela je ne le sais pas, mais possible oui.

Pour conclure, devant la stature morale de Roland Brunet, on aimerait être toujours sûr d'être digne d'avoir été de ses élèves, et de cela, on ne peut jamais être sûr. Je ne me souviens pas qu'il nous ait appris que l'on pleurait Socrate. Mais lors de la cérémonie de son départ en retraite, il nous avait confié que nous étions «tous un peu ses enfants», et c'est pour cela que nous n'avons pas à nous retenir d'être tristes ■



## Marianne JOXE-LOUET

*Professeur des écoles. Paris*

**C**e qui nous rassemble aujourd'hui, c'est une douleur immense, mais aussi, je crois, la chance, l'honneur, le plaisir d'avoir connu Roland. C'est cela qui demeure désormais, et qui restera en nous aussi longtemps que nous aurons la chance d'être en vie.

Des souvenirs en vrac, en plus de ceux qui ont déjà été évoqués.

Roland a été mon professeur de philosophie en 1984. Dès le premier cours, ça a été un choc, pas seulement pour moi. Il se trouve que je suis en train de déménager, et je n'ai pas pu remettre la main sur les lettres et les cours de Roland, mais j'ai des souvenirs.

L'un, c'est d'avoir vu Roland arriver un matin en cours en nous disant : « Est-ce que vous avez déjà regardé les oreilles des gens dans la rue ? ». Cela nous a laissés un peu pantois, mais nous avons eu deux heures de cours à partir de cette phrase. Deux heures de cours, parce que Roland était, je pense, pour tous les élèves qu'il a eus, celui qui nous a appris à regarder, pour voir. À regarder, certes, un jour, l'oreille d'un passant dans le métro, mais, tous les jours, à regarder pour voir. À réfléchir pour essayer de comprendre, à se tromper aussi, à apprendre à se tromper, pour tenter de voir juste. Apprendre à se tromper, prendre plaisir à se tromper, prendre plaisir à l'effort, à l'exigence, à la rigueur, parfois à la douleur dans le travail, au détail, à ne jamais rien laisser de côté.

Évidemment, avoir Roland Brunet comme professeur de philosophie, c'est apprendre à être à l'heure pour voir arriver quelqu'un en retard, presque systématiquement ! Je n'ai pas le souvenir d'avoir vu Roland arriver à l'heure en cours. En revanche, non seulement il n'était pas avare de son temps, mais il le donnait sans compter, donc les cours continuaient, en traversant la cour, au café de la Poste proche du Lycée, parfois dans le métro, au téléphone, par courrier...

Quelqu'un a déjà parlé des longues corrections de Roland. Mais moi, quand je l'ai eu comme professeur, au début de l'année, il nous a demandé de laisser quatre colonnes pour agrandir la marge dans laquelle il corrigeait. Dès la deuxième dissertation, il fallait ajouter une copie double, vierge, pour ses corrections ! Et très souvent, il ajoutait une feuille parce que ses corrections étaient encore plus longues.

Roland était donc mon professeur de philosophie, mais j'ai aussi eu la chance, l'honneur de continuer à le voir après l'année de terminale. Sans doute parce qu'il y a eu une affection immédiate qui s'est créée, parce que j'ai eu la chance et l'honneur de rencontrer Jacqueline, entre autre lors d'un pot que nous, ses élèves, avons organisé à la fin de l'année. La première fois que j'ai vu Jacqueline, c'était à 8h 20 au sous-sol du Lycée Voltaire, parce que Roland avait oublié ses lunettes, et qu'il avait décrété que sans lunettes il ne pouvait pas faire cours, puisqu'il avait besoin de consulter ses notes ! On a donc attendu ses lunettes... Jacqueline est arrivée vingt minutes plus tard avec les lunettes de Roland qui a pu faire cours !

Après la fin de l'année scolaire, j'ai revu Roland. La première fois que j'ai dîné chez Roland et Jacqueline, je me suis retrouvée avec une autre de ses élèves (Véronique Bisciglia, qui est ici ce soir) à fouler du raisin dans une bassine, pieds nus, sur sa terrasse, après m'être lavé les pieds dans la baignoire de mon prof de philo. Et quelques mois plus tard, on a eu droit à quelques bouteilles de la cuvée dite « des Rigollots ». Comme premier dîner chez son prof de philo, j'avoue que c'était assez surprenant !

Les lettres de Roland, pour ceux qui ont la chance d'en avoir, se passent de commentaire. Elles sont toutes sublimes. On a de la chance qu'il nous reste cela.

Je voudrais aussi, et j'aurais dû commencer par là, saluer Jacqueline, parce qu'elle est là, elle est encore là, et que pour moi Roland, c'est vraiment Roland et Jacqueline. C'est l'image d'un amour extraordinaire, d'une connivence intellectuelle à tous points de vue qui, pour moi, a été un modèle. A tel point que j'ai osé leur demander d'être témoins à mon mariage, et que j'en suis très heureuse, très fière, très honorée.

C'est ici que j'ai connu Roland Brunet, c'est ici que je lui rends hommage aujourd'hui.

Je crois qu'on ne peut pas avoir connu Roland sans que notre manière d'appréhender la vie, le monde, l'existence, soi, les autres, ne soit, à mon avis, implicitement un hommage permanent, quotidien à sa personne.

## Jean-Jacques ROSAT

*Maître de conférences de philosophie*

*Collège de France*

C'est la figure du Roland Brunet combattant qu'il me revient d'évoquer ce soir, du combattant pour l'enseignement de la philosophie. Roland n'était pas un homme de consensus. Donner de lui l'image d'un homme œcuménique, comme on peut être tenté de le faire dans une circonstance comme celle-ci, serait de ma part une trahison.

J'ai rencontré Roland Brunet pour la première fois en 1974 lors de réunions qui avaient lieu à l'École Normale Supérieure, autour de Jacques Derrida, et au cours desquelles prit naissance un mouvement qui s'intitulait modestement Groupe de Recherches sur l'Enseignement de la Philosophie — le GREPH —, mais qui en réalité avait pour objectif une refonte radicale de cet enseignement. Le GREPH prit en quelques mois un essor considérable : il eut rapidement plusieurs centaines d'adhérents ; ses idées et ses propositions firent bientôt l'objet d'un débat public. Roland s'y engagea en militant qui ne se juge pas indigne des tâches les plus routinières et les plus obscures, mais l'intensité et l'intégrité de ses convictions — qui ne l'aveuglaient pas parce qu'il restait toujours attentif aux rapports de force comme aux rapports humains —, sa riche expérience d'enseignant de lycée — particulièrement précieuse pour nous puisque beaucoup de membres du Greph étaient des universitaires, des étudiants ou de jeunes professeurs — et, bien entendu, sa parole chaleureuse, enthousiaste, flamboyante parfois, firent bientôt de lui une des personnalités marquantes de ce mouvement, l'un de ses principaux animateurs et porte-parole.

J'ai rencontré Roland pour la dernière fois l'an passé, au lycée Paul Valéry, lors d'une assemblée générale de l'ACIREPH — l'Association pour la Création d'Instituts de Recherche sur l'Enseignement de la Philosophie —, une association à la fondation de laquelle en 1998 Roland a pris une part active et qui, certes dans une autre époque, un autre contexte et dans un autre style, a pris à bien des égards la relève du GREPH. Avec beaucoup de tact, Roland qui était maintenant à la retraite et qui avait aussi d'autres engagements, a laissé une génération de militants un peu plus jeunes que lui conduire cette association, mais il nous a constamment témoigné son soutien, sa confiance et son amitié ; et, chaque fois qu'il le pouvait, il participait à nos débats et à nos activités, avec cette même capacité d'enthousiasme et d'indignation que je lui ai toujours connue.

Pendant trente ans donc, le combat pour une rénovation profonde de l'enseignement de la philosophie aura été au centre des réflexions et de l'action de Roland. C'est un combat que, jusqu'ici du moins, nous avons perdu : les changements pour lesquels nous avons milité ensemble n'ont pas eu lieu. Mais c'est un combat qui a marqué fortement la vie de la philosophie et de son enseignement en France, et qui nous laisse un riche héritage. Je voudrais ce soir en évoquer simplement deux épisodes.

Le premier a eu lieu dans ces murs. Au cours de l'année 1975-1976, en collaboration avec une collègue professeur de français, Janine Chauvet — qui est présente ce soir parmi nous — Roland organise dix séances de philosophie en classe de sixième. Les thèmes sont des questions de philosophie les plus classiques et les plus fondamentales. Ainsi, trois séances sont consacrées à *L'essence et l'existence*, et trois autres à *Qu'est-ce qu'un signe ?* La dernière, qui porte sur l'Allégorie de la caverne au livre VII de la *République* de Platon, est devenue fameuse puisque, sous le titre *Platon en sixième*, elle a été retranscrite et publiée en 1977 dans un ouvrage collectif du GREPH qui s'intitule *Qui a peur de la philosophie ?* « Aucune de ces séances, écrit Roland, n'a eu évidemment la forme d'un cours. Les élèves y ont produit des définitions (de l'essence, du signe, etc.) stupéfiantes d'exactitude. » A l'heure où se répandent, sous les modalités les plus diverses, de multiples expériences de philosophie au collège et surtout à l'école primaire, Roland Brunet peut sans doute passer à bon droit pour un précurseur de ce mouvement. Mais je voudrais attirer l'attention sur un point crucial : il ne s'agissait nullement pour Roland de baptiser « philosophie » des séances de prise de parole, ou de débat argumenté, ou d'éveil à la réflexion sur les grands problèmes de la vie, ni même simplement de développer chez des enfants leur capacité de questionnement. Roland a toujours été *un professeur de philosophie* et il a toujours eu la conviction que, si l'on veut apprendre à philosopher sérieusement, il faut en passer par un apprentissage rigoureux de *la philosophie* telle qu'elle existe à travers ses problèmes, ses concepts et ses livres : donc acquérir des définitions exactes et savoir lire de près les grands textes. Ceux qui auront la curiosité de lire ou de relire *Platon en sixième* verront comment Roland mettait ses jeunes élèves en situation de scruter jusque dans le détail la littéralité du texte de Platon et de se

l'approprier de façon critique.

*Platon en sixième* est vite devenu emblématique du GREPH. La grande idée du GREPH en effet — et l'idée trente ans plus tard reste toujours aussi juste et aussi neuve —, c'était que la position d'exception de la philosophie dans les lycées en France — où elle est enseignée toute entière d'un seul bloc, en une seule année, par un seul professeur —, si elle lui confère prestige et aura, la rend en vérité vulnérable, élitiste et très peu formatrice ; si l'on prétend comme le font de nombreux discours qu'elle est une matière fondamentale, alors elle doit être enseignée comme toutes les matières fondamentales sur plusieurs années ; en la maintenant dans un rôle d'illusoire couronnement des études, on la réduit à n'être qu'une matière d'examen, on bloque son potentiel critique, on favorise sa réduction à de vagues éléments de culture saupoudrés de quelques grandes idées bien pensantes ; de surcroît, on met les élèves en situation de devoir assimiler en quelques mois les bases d'une discipline difficile et toute neuve, ce qui n'est réalisable que par les héritiers et laisse tous les autres, l'immense majorité, sur le bord du chemin ; instaurer un enseignement de la philosophie en amont de la terminale, dès la seconde par exemple, ce serait faire sauter le verrou institutionnel qui non seulement empêche la philosophie d'être une matière à part entière, mais qui surtout l'empêche d'être elle-même. Et comme les adversaires de cette idée mettaient en avant la prétendue immaturité des élèves avant la terminale, Roland a fait un pari : montrer que, pourvu qu'on adopte une pédagogie appropriée qui sorte des ornières du cours magistral, des élèves de sixième étaient parfaitement capables de faire sérieusement de la philosophie.

Le second épisode que je veux évoquer ce soir a eu lieu à la Sorbonne où se sont tenus les 16 et 17 juin 1979 les Etats Généraux de la Philosophie. C'est Roland qui, semble-t-il, en eut l'idée et c'est lui qui, dans leur préparation comme dans leur déroulement, en fut la cheville ouvrière. Il est un peu difficile d'imaginer aujourd'hui l'ampleur de cet événement, le climat dans lequel il s'est déroulé et son retentissement. Tout commence par la mobilisation contre un projet de réforme qui remet en question la place et l'avenir de l'enseignement de la philosophie ; un appel, qui recueillera 1600 signatures, est lancé par 21 personnalités au premier rang desquelles figure — l'ordre alphabétique fait bien les choses — Roland Brunet et parmi lesquelles on trouve des philosophes aussi différents que Deleuze, Derrida, Desanti, Jankélévitch et Ricœur ; les deux journées réunissent 1200 participants, qui sont loin d'être tous professeurs ou étudiants de philosophie ; les débats en assemblée générale se déroulent, bien entendu, selon les règles

de la démocratie directe, encore en vigueur à l'époque, c'est-à-dire que se succèdent à la tribune, dans un certain désordre, le représentant dûment mandaté d'un syndicat de chercheurs exposant un long cahier de revendications, puis l'auteur inconnu de deux traités de philosophie publiés à son compte, puis un Inspecteur général manifestement peu à son aise mais néanmoins présent, attentif et soucieux de dialogue, puis un militant de base qui propose la grève immédiate de la correction au bac (on est en juin), puis... etc., sans oublier le moment où quelques nouveaux philosophes et leurs amis tentent d'investir la tribune. Mais dans cette tempête, avec Derrida et quelques autres, Roland tient bon : sans se lasser, il remet les débats sur leurs rails, rappelle les objectifs et fait les mises au point nécessaires, sans se priver parfois de quelques polémiques. Et vaille que vaille, au cours de deux journées harassantes, des idées sont lancées, des commissions se réunissent, des déclarations sont adoptées, des propositions sont votées. Publié quelques mois plus tard, le livre où ces débats sont recueillis touche un large public<sup>2</sup>.

A bien des égards, ces Etats généraux ont été un succès : ils ont porté devant l'opinion publique le problème de l'avenir de l'enseignement de la philosophie et rendu populaire l'idée que la philosophie est un droit pour tous ; la légitimité de la philosophie au lycée a été renforcée et la réforme qui avait été la cause immédiate de la mobilisation a été enterrée. Et quand, à partir de 1983, un gouvernement de gauche étend l'enseignement de la philosophie à toutes les séries technologiques qui n'en bénéficiaient pas jusqu'alors, on peut raisonnablement y voir un résultat assez direct de cet événement.

Cependant, comme l'indique le nom même d'"Etats généraux", Roland et les autres organisateurs avaient bien autre chose en tête. Ils y voyaient le point de départ d'un grand mouvement et, sinon d'une révolution, du moins d'une réforme profonde de l'enseignement de la philosophie. Mais, il faut le reconnaître, pendant les Etats Généraux eux-mêmes, ils ne parviennent pas à faire adopter le principe, décisif à leurs yeux, de l'extension en amont de la terminale. Une idéologie professionnelle et des cadres institutionnels, vieux de 150 ans — et bien analysés par Roland lui-même deux ans plus tôt dans un article à la fois érudit et polémique intitulé *Margarita philosophica*<sup>3</sup> —, résistent solidement. Les forces conservatrices, c'est-à-dire les forces corporatistes, bureaucratiques et mandarinales qui détiennent le pouvoir sur la profession, et surtout le pouvoir de parler en son nom, organisent un tir de barrage dont ceux qui n'appartiennent pas au milieu philosophique ne peuvent guère imaginer la violence : le GREPH et ses responsables sont déclarés ennemis de l'enseignement de la philosophie ; étaler celui-ci sur

plusieurs années et le rendre progressif reviendrait à le détruire.

Au fil des années 80, la situation pour le GREPH devient ainsi de plus en plus difficile : l'élan est retombé, les forces s'amenuisent et finissent pas fondre. Pourtant avec son ami Francis Godet, Roland est du petit noyau de ceux qui ne se découragent pas et qui continuent de maintenir vivante l'idée qu'une autre conception et une autre organisation de l'enseignement de la philosophie sont possibles et nécessaires.

Tous ceux qui aujourd'hui, parce qu'ils continuent de militer pour la démocratisation de l'enseignement de la philosophie, assument une bonne part de l'héritage du GREPH et tentent de le faire fructifier, lui sont profondément reconnaissants.

1- GREPH, *Qui a peur de la philosophie ?*, Paris, Flammarion, 1977, p 160, note 1.

2- *Etats Généraux de la philosophie*, Paris, Flammarion, 1979.

3- *Qui a peur de la philosophie ?*, *op. cit.*, p. 111-159.

## Morena PAGLIAI

*Professeur honoraire de littérature italienne, Florence*

**L**il m'est douloureux de parler de Roland Brunet dès lors que je dois parler de la perte d'un ami cher, que j'ai connu il y a cinquante ans ; il ne s'agit pas d'une connaissance, mais d'une amitié originale, qui a signifié affection, respect, discussions et échanges intellectuels. Je dois parler de la fin d'un long dialogue que n'ont pas empêché la distance, la rareté de mes visites à Paris, ou même de celles de Jacqueline et Roland, plus fréquentes que les miennes, mais certainement moins longues et moins nombreuses que si Paris et Prato, en Toscane, étaient moins éloignés et si les engagements de chacun de nous ne nous avaient pas tenus loin les uns des autres.

Et pourtant, malgré tout, un dialogue commencé il y a tant d'années ne s'est jamais interrompu. S'entendre au téléphone ou se revoir a toujours signifié poursuivre une discussion, constater que la confiance, l'affection, l'échange culturel, politique, social ne repartaient jamais de zéro, mais du point où nous nous étions quittés, avec, en plus, ce que la situation, les événements historiques, la vie personnelle avaient proposé entre temps.

Les rencontres avec Roland m'ont toujours enrichie, m'ont toujours apporté un point de vue original, nouveau, même quand je n'étais pas d'accord avec lui.

Une conviction profonde nous unissait, à savoir que la culture que l'on n'intériorise pas, qui ne devient pas un moyen de mesurer soi-même et le monde, est une culture stérile, improductive pour nous et pour les autres.

Je ne crois pas dire quelque chose de nouveau pour ceux qui le connaissaient en affirmant que sa rigueur rationnelle était toujours tempérée ou devenait plus chaleureuse du fait de sa disponibilité à comprendre les autres.

C'est pour ces raisons que je lui ai demandé de venir faire quelques leçons pour mes étudiants de l'Université de Florence, quand un sujet littéraire exigeait un approfondissement philosophique et, toujours, mes étudiants ont été fascinés par sa façon de traiter la question en un propos clair, rigoureux, culturellement fondé, mais aussi riche d'une profonde humanité.

Une fois retraitée, quand, avec des amis, j'ai fondé une association culturelle intitulée «Langage-Parcours dans les cultures», j'ai fait appel à lui pour des conférences sur des sujets qui sont allés de la tolérance aux conceptions astronomiques des philosophes

(sous le titre de *Physique et cosmologie d'Aristote à Newton*) et au rapport entre laïcisme et religions monothéistes.

Quand ceux qui suivaient les cours de l'Université du Troisième Âge, à Prato, ont demandé à l'Association «Langages» d'organiser un cours bi-annuel de philosophie, Roland a présenté quatre leçons et la chose la plus étonnante est qu'il les a écrites et prononcées en italien, qu'il s'était mis à étudier avec l'aide de Jacqueline, obstinément, dans l'intention de rendre plus clair pour les auditeurs un discours philosophique qui comprenait Platon, Aristote, Descartes. Son italien était parfait du point de vue de la syntaxe et du lexique. Seul, l'accent tonique était parfois erroné, mais les auditeurs se chargeaient de le corriger, sous le charme d'un discours qui n'était pas de vulgarisation simpliste, mais réflexion, approfondissement, volonté de faire comprendre que le plaisir que procure le savoir philosophique pouvait être possédé aussi par des personnes qui n'avaient pas fait d'études supérieures. Ils sentaient et comprenaient que ce professeur français qui se trompait sur les accents ne croyait pas à une division entre grande culture et culture mineure, mais qu'il les considérait comme porteurs du droit au savoir, que le véritable problème n'était pas les deux cultures, mais la façon, le langage pour traduire en forme simple des concepts difficiles. Chaque rencontre s'achevait sur une discussion et des applaudissements dans lesquels on sentait de la reconnaissance, de l'estime, de l'affection.

Je veux, en cette occasion, dire à Jacqueline que nous organiserons aussi à Prato une commémoration de Roland à l'Université du Troisième Âge, dont les participants veulent retrouver et repenser toutes ces choses qu'il a dites pendant les leçons passées.

Je n'ai pas envie, ici, dans son lycée, de rappeler les souffrances qui l'ont accompagné ces dernières années, souffrances que ma famille et moi avons suivies de près. Je préfère rappeler son intelligence, sa culture, sa sensibilité, sa curiosité pour les choses les plus diverses, son amour pour ses élèves et ses étudiants. Mais je veux aussi rappeler que Roland a eu à ses côtés une femme merveilleuse, Jacqueline Brunet, qui est l'image vivante de ce que signifie aimer un compagnon de vie, être proche de lui avec intelligence, disponibilité, protection, compréhension. Je veux penser à lui encore en train de préparer la conférence qu'il aurait dû faire cet automne sur la paix universelle selon Kant.

C'est ainsi que je veux penser à lui, car, sinon, la richesse de ce qu'il a donné se transformerait en un douloureux sentiment d'appauvrissement pour tous ceux qui l'ont estimé et qui l'ont aimé ■

Jacques WALTER, René MAUGIUS, Denise FARGETTON,  
Henri et Monique BAUDRAND

«**O**n devrait construire les villes à la campagne, l'air y est bien meilleur ! ...» Alphonse Allais l'avait dit, la Ville de Lyon le fit. Ce fut La Duchère, dans les années 60.

Nous fûmes nombreux, venus de quartiers insalubres de Lyon ou tout juste débarqués d'Algérie, à nous retrouver, un peu perdus, beaucoup perdus, dans ces immenses barres alignées sagement le long d'avenues pratiquement désertes.

La ville ronronnait au-dessous de nous. Là, nous cherchions des repères : pas de cafés, pas de boutiques au pied des immeubles réunissant, côte à côte, les unes au-dessus des autres, plus de six mille familles. Pas de noms de rues, nous étions ... de la barre 100, ou 270, ou de la barre des 1000...

Les décideurs, sans doute de bonne foi, croyaient avoir bâti pour le confort des habitants et pensaient continuer seuls à œuvrer pour leur bonheur sans s'occuper le moins du monde des problèmes qu'ils devaient affronter : problèmes de transport, de chauffage collectif, d'écoles surchargées, etc.

Roland Brunet fut alors l'un des principaux créateurs et animateurs des ASOFAC, associations sociales, familiales et culturelles, qui allaient donner une représentativité et une voix aux habitants des différents sous-quartiers de cette ville nouvelle, face aux promoteurs et aux pouvoirs publics.

Il s'est, en particulier, engagé dans un long combat face à la société OMNITERM, en charge du chauffage de la cité. Pour tous les habitants, il apparaissait clairement que le prix du chauffage était excessif. Roland a fait l'effort d'acquiescer une véritable compétence permettant aux ASOFAC de déchiffrer les rapports très techniques élaborés par la société responsable de la chaufferie centrale et d'en discuter les termes d'égal à égal. Devant l'obstruction manifestée par la société chauffagiste, Roland, au cours de très nombreuses réunions, a entraîné les ASOFAC à proposer aux habitants volontaires de verser le montant de leurs quittances sur un compte bloqué jusqu'à ce que les autorités décident de changer de combustible pour aboutir à une notable diminution des prix. Il lui a fallu entrer dans un domaine très concret, d'une technicité très pointue pour réaliser des contre-études crédibles et il lui a fallu beaucoup de courage pour se lancer, avec plusieurs groupes d'habitants, dans une épreuve de force dont il a su mesurer les risques afin qu'elle ne se retourne pas contre ceux qui l'adoptaient.

Il a également fait vivre, par ses nombreux articles, le *Journal de la Duchère*, outil d'information, de formation, de lien entre les quartiers. Auto-financé, fabriqué artisanalement, ce petit journal a, lui aussi, exigé de nombreuses nuits de travail et Roland en fut l'un des principaux piliers.

Parallèlement, et pendant plusieurs années, Roland a animé des cours de philosophie sur le quartier. Il permettait ainsi, une fois par semaine, le soir, à des hommes et des femmes de formations, de niveaux culturels différents, de convictions parfois éloignées, de réfléchir ensemble, d'acquiescer les outils de base nécessaires pour penser leurs convictions et entrer en dialogue avec d'autres. Ce faisant, il a réalisé un effort de culture populaire de haut niveau amenant plusieurs personnes à prendre leur essor sur le plan social, culturel et même professionnel.

Il fut également l'initiateur, avec d'autres, de sorties théâtrales au TNP à Villeurbanne, pour lesquelles une billetterie et des cars étaient mis à la disposition des néophytes et des passionnés.

Il faut ajouter, à son actif, l'organisation de rencontres permettant la mise à jour d'objectifs communs, avec des militants associatifs d'autres grands ensembles qui se créaient au-delà de Lyon.

Dans cette lutte pour un habitat de meilleure qualité, restant accessible au plus grand nombre, pour l'expression des résidents, pour leur participation à l'évolution de leur cadre de vie, pour l'émergence de nouvelles solidarités, pour l'innovation sociale et culturelle, se sont retrouvées des personnes de religions, de professions, d'histoires différentes, qui se découvraient, s'écoutaient, s'enrichissaient d'expériences partagées. Des gens qui n'avaient jamais osé faire entendre leur voix, des militants politiques, des syndicalistes, ont dépassé, pour les uns leur peur, pour les autres certains clivages idéologiques, afin de réunir, autour de Roland, les forces nécessaires à un travail au long cours qui a fait de la Duchère non une cité dortoir mais une cité bouillonnante de vie.

Les militants associatifs de la Duchère souhaitent adresser à Roland Brunet, et à Jacqueline qui fut toujours à ses côtés, un énorme bouquet de remerciements ■